

Paul-Laurent Assoun – Dictionnaire des œuvres psychanalytiques, Paris, PUF, 2009 (ouvrage publié avec le concours du Centre National du Livre). 1 468 p., 39 €

Par rapport à un tel ouvrage qui ne relève pas à proprement de la littérature, la méthodologie critique la plus rigoureuse serait certainement celle-ci : 1/ exposer l'objectif de l'auteur ; 2/ examiner les moyens mis en œuvre pour le réaliser ; 3/ commenter la légitimité de l'objectif et l'adéquation des moyens mis en œuvre.

Le premier problème, avec ce dictionnaire, c'est que même en s'y reprenant à plusieurs fois, il est très difficile d'en saisir l'objectif. Cette incertitude apparaît dès l'ouverture du livre puisque, une fois passées les pages de garde après la couverture intitulée comme indiqué ci-dessus, il faut comprendre, apparemment que le titre serait plutôt le suivant : « *Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques* précédé de *Traité de l'œuvre psychanalytique* » (p. III). Ce n'est quand même pas rien d'entrer dans un ouvrage de près de 1 500 pages en se disant que, jusqu'au bout, l'auteur – et l'éditeur – auront balancé entre un premier titre qui évoque la totalité « des » œuvres psychanalytiques alors que le second ramène l'ensemble à une sorte de modèle paradigmatique : de l'illusion totalitaire à la pensée unique en l'espace d'une seule page...

L'avertissement qui suit immédiatement (p. V) tend à confirmer le contraste entre une rhétorique extrêmement assertive et le flou de la pensée sous-jacente. Comme on pouvait s'y attendre sur la base de l'intitulé (*Traité*), la première partie serait à prendre comme une « introduction générale et *fondamentale* » visant à « une analyse de l'écrit psychanalytique en *toutes* ses dimensions » (c'est moi qui souligne chaque fois) : on en déduit que P. L. Assoun n'a jamais douté de sa capacité à appréhender « toutes » les dimensions d'un texte psychanalytique – ou plutôt « des » textes psychanalytiques quels qu'ils soient... Prétention considérable, en vérité, mais qui va de pair avec l'objectif avoué « d'apprendre à lire un texte psychanalytique – pour être à la hauteur de *son plein* usage » (p. VIII). Quant au dictionnaire lui-même, il correspondrait à rien de moins qu'un travail d'analyse opéré « méthodiquement et systématiquement » : il s'agit « de comprendre à *quelles lois* obéit, en son mode de production même, 'la littérature psychanalytique' » (*ibid*). On croirait entendre du Zola avec l'accent lacanien...

Tout cela est bel et bon, mais qu'est-ce qui va se trouver ainsi analysé « systématiquement » ? « L'ensemble des ouvrages et articles fondamentaux de Sigmund Freud et des auteurs du corpus freudien fondateur ». D'abord, c'est quoi, un corpus freudien « fondateur » ? Fondateur de quoi : de tous ceux qui se réclament du Maître en s'excommuniant mutuellement ? Ensuite, s'il faut se limiter aux travaux « fondamentaux » de Freud, qui les a choisis ? Selon quelle *méthode* et quelle *systématique*, justement ? Même question, *a fortiori*, pour les autres auteurs du corpus freudien présumé fondateur. Au nom de quelle méthode et de quelle systématique peut-on trouver la gentille mais pitoyable Marie Bonaparte appelée 71 fois dans l'index des noms, contre... 5 fois pour R. Greenson ? Même remarque pour K. Horney, appelée pas moins de 43 fois, qui fait à peu près jeu égal avec Winnicott (47 fois) et triomphe nettement de K. Abraham (37 fois). Si l'on se déplace

de l'index des personnes citées aux œuvres effectivement analysées, on en trouvera 51 pour Lacan (bon second attendu – derrière Freud, quand même), contre 4 chez Winnicott, 3 chez Abraham, A. Freud ou M. Balint, une seule chez Hartmann ou chez Glover. Greenson, cette fois, est carrément ignoré...

Personne, à dire vrai, ne conteste à l'auteur ses choix ou ses préférences. Mais dans un livre qui se présente sans complexe comme un nouveau discours – pardon : un Traité – *de la méthode*, la moindre des choses eût été de fournir un minimum d'informations objectives et reproductibles sur le *processus de sélection* qui a présidé au choix des textes analysés. Le rapide balayage auquel il vient d'être procédé permet, en tout cas, de rectifier le titre : tout au plus un « Dictionnaire amoureux d'œuvres choisies et commentées par P.L. Assoun » (dont un texte de Fliess justifiant que le mot « psychanalytique » ait disparu de ma suggestion) et certainement pas un « dictionnaire *des* œuvres psychanalytiques », tant il est vrai qu'en sciences – même humaines – *Ralliez-vous à mon panache blanc* n'a jamais fourni l'esquisse d'une méthode.

Cette confusion sur le fond se retrouve au simple niveau de la forme. Strictement listées par ordre alphabétique de titre dans l'index (*Sur les transpositions pulsionnelles [...]*), les œuvres apparaissent dans le corps du livre sous une autre entrée (*Transpositions pulsionnelles [...] (sur les)*) : choix peu commode dans un ouvrage conçu sous la forme d'un dictionnaire. Mais péché véniel, de toute façon, par rapport à l'audace consistant à modifier le titre des œuvres sur des motivations dont on peine à reconnaître « la systématique ». Ainsi, pour s'en tenir au classique *Sur les transformations des pulsions, particulièrement dans l'érotisme anal* (*Des transpositions de pulsions, en particulier dans l'érotisme anal* dans la traduction française des œuvres complètes), il devient, dans ce dictionnaire *Sur les transpositions pulsionnelles, en particulier de l'érotisme anale* sans qu'on aperçoive la supériorité sur « érotisme » de l'adjectif « érotique » substantivé (lequel, sous cette forme, reste absent du *Grand Robert*) : par rapport à un mot – érotisme – pourtant particulièrement connoté en psychanalyse, à quel type d'impulsion (je n'ose écrire : de pulsion) peuvent correspondre des dérapages linguistiques aussi lourds et gratuits ? Pour parler comme O. Ducros et J.M. Schaeffer (*Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995), « l'adjectif peut participer à la description d'un objet, mais cette description elle-même ne peut servir à la référence que si elle comporte un substantif ». En l'espèce, on baguenaude sur « l'érotique » quand il s'agirait de penser *l'érotisme*.

Comme nombre de ses confrères français – et avec, lui, l'avantage d'une authentique formation littéraire – P.L. Assoun aime à se poser en docte linguiste.

Malheureusement, il se plante – et cela aussi renvoie à une question de *méthode* : jusqu'à preuve du contraire le mot allemand *Zeitgemässes* n'est pas une « forme adverbiale » (p. 173), tandis que tout germaniste du secondaire est supposé savoir que la guerre, c'est *der* et non *das Krieg* (*ibid*). La question de méthode qu'on aperçoit juste derrière, c'est : 1/ délimiter soigneusement le domaine de ce qu'on sait par rapport à ce qu'on ne sait pas ; 2/ concevoir et mettre en œuvre des procédures strictes de vérification. Mais n'est-on pas là dans la geste « fondatrice » de Lacan

qui, lui aussi, aimait à épater les badauds par des considérations « mathématiques » auxquelles, tout comme son public, il n'entendait manifestement rien ?

Parmi les autres problèmes de forme qui confortent les interrogations du lecteur tant sur la méthode que sur la systématique, on s'étonnera que dans l'index des noms propres, nombre des personnages cités aient perdu l'initiale de leur prénom : on ne saura donc jamais si le Searle cité renvoie au psychanalyste (Harold) ou au linguiste (John).

« La forme, c'est le fond qui remonte à la surface » disait Hugo : il ne s'agit évidemment pas de chipoter sur des anomalies bien trop nombreuses pour relever de simples fautes typographiques, mais de caractériser, sur des éléments objectifs facilement vérifiables, l'asphyxiante confusion dans laquelle baigne constamment ce travail pourtant herculéen. Ainsi, de chaque texte analysé est extrait le nom de tous les « auteurs cités » afin que le lecteur ait « une idée de la façon dont la chaîne d'auteurs de référence se trouve égrenée dans le texte » ; mais ces « auteurs cités » sont présentés dans le dictionnaire tantôt par ordre de « leur apparition dans la 'diachronie' des textes », tantôt alphabétiquement – sans autre justification pour cette différence de traitement que « chaque fois que nécessaire » : au niveau de la « méthode », c'est un peu mou pour garantir une « systématique »... Et si l'idée de référencer les auteurs évoqués par les pères fondateurs de la psychanalyse n'était pas sotte en soi, encore eût-il fallu examiner sur quoi elle débouchait en pratique : en l'espèce, un monstrueux index des noms propres, cette fois présentés par ordre alphabétique, où, avec 19 entrées, J.H. Miller – on est content pour lui – côtoie Balzac (11 entrées), Baudelaire (15 entrées), mais également (et dans l'ordre) Aristote, Marx, Schopenhauer, Shakespeare, Wilde (Oscar) et Zweig (Stefan) – j'en passe et des meilleures... Un index sur la portée duquel on peut d'autant plus s'interroger quand on s'aperçoit qu'avec Lacan, E. Jones est l'un des noms le plus cités : or, à part pour avoir écrit une biographie de Freud (dont personne n'a jamais soutenu qu'elle était insurpassable) et dragué la fille d'icelui (parmi bien d'autres), l'excellent britannique mérite-t-il une telle surreprésentation dans un dictionnaire consacré au « corpus fondateur » et qui vise à repérer « les lois » de la littérature psychanalytique ?

L'intérêt, toutefois, d'un effort encyclopédique aussi manifestement sincère, c'est qu'il permet un éclairage rare – à la mesure de l'entreprise – du vice qui a conduit la pensée psychanalytique française à son désastreux état actuel, à savoir : **la dramatisation hystérique de la parole freudienne**, dans la ligne ininterrompue des psychiatres français (intégrant évidemment Lacan, mais où se sont aussi recrutés les premiers ennemis de Freud) qui, de toujours, ont privilégié l'anecdotique spectaculaire (le crime, « les dégénérés », l'hypnose...) sur le psychodynamiquement significatif (*Les mots d'esprit...*). Un seul exemple : « Quand Freud recommandait *instamment et solennellement* au lecteur de 'prêter attention à la date de composition' des textes analytiques (...) il prenait acte, croyons-nous, de ce caractère constitutif du texte analytique d'événement-de-texte. Car le texte inscrit un état conceptuel au *moment* qu'il porte à l'expression » (p. VIII). Eh bien je « crois », moi, à une explication bien plus limpide : Freud ayant constamment affiné sa pensée sous le retour de l'expérience clinique (n'en déplaise à Popper), il n'y a absolument rien

d'« instant » ni de « solennel » dans une recommandation de bon sens visant à prier le lecteur de ne pas prendre pour incohérence ce qui relève d'une simple évolution historique.

Je doute que, modèle de rationalisme, voire de positivisme au sens où l'on entendait ce mot au 19^e siècle, mais en même temps défenseur implacable de la diversité – et, *last but not least*, lauréat d'une distinction littéraire aussi prestigieuse que le Prix Goethe, Freud se retrouve dans une épistémologie où l'assertivité tient lieu de méthode, où l'extrapolation hâtive de l'impression personnelle fait fonction de théorie, et où la maltraitance constante de la syntaxe camoufle l'impuissance créatrice.

Marc Girard, sept 2009